

COMMENTAIRE ANALYTIQUE

AL-MAS'ALA AL-ZUNBŪRIYYA, *KITĀB ṬABAQĀT AL-NAḤWIYYĪN WA-L-LUGĀWIYYĪN*, AL-ZUBAYDĪ (M. 989)

Les conquêtes musulmanes des premiers siècles de l'Hégire ont mené à l'établissement de l'arabe comme langue d'empire. Ceci s'est accompagné d'une théorisation de la langue et de la naissance d'une grammaire (*naḥw*) arabe, développée aux VIII^e et IX^e siècles. Au siècle suivant, le philologue, *faqīh* et poète al-Zubaydī (928-989) poursuit cette œuvre et porte un intérêt particulier à ses prédécesseurs. Issu d'une famille cultivée de Séville, il devient précepteur du fils du calife omeyyade de Cordoue, al-Ḥakam II (961-976). Ce dernier l'encourage dans ses travaux, qui portent sur la grammaire en général et sur Sībawayh et les barbarismes (*lahn*) en particulier¹. On retrouve ces deux éléments dans la notice consacrée à Sībawayh dans son *Kitāb Ṭabaqāt al-Naḥwiyyīn wa-l-Luġawīyyīn*, dictionnaire biographique des grammairiens arabes. Il y cite d'autres grammairiens et disciples-transmetteurs de grammairiens, qui accompagnaient leur transmission d'*aḥbār*. Sībawayh, considéré comme un des pères de la grammaire, vécut sous une partie du califat abbasside de Hārūn al-Rašīd (786-809). Beaucoup de travaux d'exégèse du Coran avaient cours et la langue était un enjeu majeur, d'autant que l'arabe, langue d'empire, était désormais parlée par des non-Arabes et se transformait : la grammaire devait, en fixant les règles, stopper le déclin de la langue. Ce travail n'était pas uniquement celui des Arabes mais aussi celui des non-Arabes, particulièrement d'origine persane, qui se trouvaient aussi dans les hautes sphères du pouvoir. La vie de Sībawayh est mal connue mais une anecdote nous est parvenue avec force détails. Il s'agit de la *mas'alat al-zunbūr*, « question de la guêpe ».

Après l'*isnād* (l. 1-2), qui légitime la transmission, nous est évoquée la situation : Sībawayh arrive en Iraq ; le philologue al-Kisā'ī, compagnon des vizirs barmakides craint alors de perdre sa place (l. 2-4). Il cherche alors, avec la complicité des Barmakides, à anéantir la menace (l. 4-5). Il organise pour cela une controverse grammaticale de laquelle, grâce aux Bédouins, il sortira vainqueur (l. 5-11). Ce discrédit entraîne le retour de Sībawayh dans son pays et sa mort (l. 11-12). Al-Zubaydī utilise ensuite une autre transmission, dans laquelle est démontrée la justesse de la réponse de Sībawayh (l. 13-22). Le transmetteur aboutit à la conclusion que les Bédouins qui avaient témoigné contre Sībawayh avaient été corrompus (l. 23-24).

Si l'historicité de cette anecdote est discutable, on peut s'interroger sur le système de pensée qu'elle sous-tend. Dans la mesure où une anecdote est une histoire particulière qui se veut une représentation d'ensemble, qui souligne des caractéristiques, que représente-t-elle ? L'étude des participants à la controverse et des enjeux qui y sont liés et propres à chacun d'entre eux nous permettra une meilleure compréhension de la controverse et de sa résolution. Au-delà de l'approche traditionnelle des philologues arabes, nous nous intéresserons enfin à une approche linguistique contemporaine.

¹ Rudolf SELLEIM, article « al-Zubaydī », *Encyclopédie de l'Islam*, Leiden, Brill, 1954-2009, en ligne.

On peut distinguer dans la controverse trois groupes de participants, auxquels correspondes des intérêts et des rôles différents. Le premier est composé de Sībawayh et de ses compagnons, le deuxième rassemble al-Kisā'ī, ses compagnons, les Barmakides et le calife. Le troisième groupe est celui des Bédouins. La vie de Sībawayh (m. 796 ?) est mal connue. Son nom, d'origine persane, probablement un diminutif du mot « pomme ». On le sait d'origine et de culture persane. Il suivit une formation de juriste à Basra avant de se rendre à Bagdad, où eu lieu la controverse². Son arrivée à Bagdad effraie al-Kisā'ī (v. 737-805) qui craint pour sa place (« *lammā warada Sībawayh al-'Irāq šaqqā al-Kisā'ī amruhu* » l. 1-2). Cette crainte s'explique par la réputation de Sībawayh, qui semble l'avoir précédé. La tradition a fait de Sībawayh un des pères de la grammaire arabe, parce qu'il est l'auteur de la première grammaire exhaustive, connue sous le nom d'*al-Kitāb*. Une autre raison peut expliquer la crainte d'al-Kisā'ī : Sībawayh et lui avaient appris du même maître, al-Ḥalīl (m. 791) et se connaissaient peut-être déjà lors de la controverse. Al-Kisā'ī aurait eu peur parce qu'il savait Sībawayh meilleur que lui. La controverse est pour Sībawayh une occasion de prouver sa valeur. La remporter est en tout cas une légitimation. La défaite elle, apporte discrédit et délégitimation en tant que grammairien. Ses compagnons, absents de la première transmission mais présents dans la seconde anecdote (« *aṣḥāb Sībawayh* » l. 13 et 23), ne sont pas identifiés. Ils ne prennent pas directement part à la controverse mais tentent de démontrer, plus tard, que Sībawayh avait raison. Leur travail s'apparente à une réhabilitation : « *wa-aṣḥāb Sībawayh ilā hādīhi l-ġāya lā iḥtilāf baynahum anna l-ġawāb kamā qāla Sībawayh* » (l. 13-14). La transmission n'est pas datée et nous n'avons pas pu en identifier le transmetteur, mais il est possible que cette réhabilitation soit bien postérieure à la controverse.

La volonté de causer du tort à Sībawayh est motivée par la nécessité pour al-Kisā'ī d'évincer un concurrent : « *wa-hāda l-raġul innamā qadima li-yudhiba maḥallī* » (l. 4). Il occupe en effet un rôle particulier à la cour, puisqu'il est précepteur des princes, mais également compagnon et familier du calife mais aussi des vizirs, comme il l'affirme : « *anā waliyyukumā wa-ṣāhibukumā* » (l. 3). Il peut être menacé parce que son statut est en partie semblable à celui de Sībawayh. Il est lui aussi d'origine persane et a eu des difficultés à apprendre l'arabe, résolues par un séjour chez les Bédouins. C'est cela qui, ajouté à ses connaissances acquises auprès de maîtres à Kūfa et Baṣra qui lui a permis d'intégrer la cour abbasside³. Il n'est pas l'unique persan de la cour abbasside à avoir un poste élevé. C'est le cas des Barmakides, dont trois des membres occupent le poste de vizir : « *Yaḥyā b. Ḥālid b. Barmak* » (l. 8) et ses deux fils « *Ĝa'far b. Yaḥyā b. Barmak wa-l-Faḍl b. Yaḥyā b. Barmak* » (l. 3). Les vizirs s'occupent du gouvernement, mais mettent aussi en œuvre une politique culturelle avec la création du *Dīwān al-Ši'r* et l'institution d'assemblées, « *maġlis* » (l. 11) où se réunissaient les savants⁴. C'est ce qui explique leur implication dans la controverse, en plus de leurs affinités avec al-Kisā'ī. Deux des compagnons associés à al-Kisā'ī lors de la controverse sont identifiés, il s'agit d' « *al-Farrā' wa-l-Aḥmar* » (l. 5). Le premier est un *mawlā*. C'est un *muḥaddiṭ* dont le nom est retenu pour son rôle important dans

² Mike G. CARTER, article « Sībawayhi », *Encyclopédie de l'Islam*, Leiden, Brill, 1954-2009, en ligne.

³ Rudolf SELLHEIM, article « al-Kisā'ī », *Encyclopédie de l'Islam*, *ibid*.

⁴ Dominique SOURDEL, article « Barāmika », *Encyclopédie de l'Islam*, *ibid*.

la grammaire⁵, comme nous le verrons plus loin. Le second, Abū al-Ḥasan al-Aḥmar⁶, est aussi le rival d'al-Farrā', notamment pour la transmission d'al-Kisā'i. Initialement membre de la garde d'al-Rašīd, son intérêt pour la langue arabe le mène à s'instruire auprès d'al-Kisā'i dont il devient disciple⁷. Avec d'autres compagnons d'al-Kisā'i (« *wa-ġayruhumā min aṣḥābihi* » l. 5), les Barmakides, le calife « *al-Rašīd* » (l. 11), ils constituent l'assemblée qui assiste à la controverse, à la fois public et acteur. L'assemblée est toute entière en faveur d'al-Kisā'i.

Un troisième groupe apparaît à la fin de chaque tradition, il s'agit des « *A'rāb* » (l. 9 et 23), des Bédouins. Les Bédouins sont considérés à l'époque abbasside comme locuteurs naturels du *kalām al-'arab*, la langue *fuṣḥā*, à la fois correcte, éloquente et surtout non corrompue. En tant que nomades de l'intérieur, ils sont réputés avoir conservé la pureté de la langue. Leur origine géographique joue toutefois un rôle puisque ne sont retenus comme témoins que les Bédouins du Nağd. Dans le cas d'une controverse linguistique qui ne serait résolue ni par le Coran, ni par la poésie, les deux autres références en matière de *kalām al-'arab*⁸, c'est aux Bédouins que l'on fait appel. Ils constituent ici l'ultime recours pour l'arbitrage et arrivent fort à propos : « *hādā mawḍū' muškil ḥattā yuḥkamu baynakum, fa-qālū : hā'ulā' al-A'rāb 'alā l-bāb* » (l. 8-9). Comme pour nous assurer de la fiabilité de ces Bédouins, l'un d'eux est nommé ; il s'agit de « *Abū l-Ġarrāḥ al-'Aqīl* » (l. 9), connu par ailleurs par notre transmetteur. Tous les participants sont ainsi définis : les deux opposants, l'assemblée et l'arbitrage. La controverse est prête à être mise en scène, et son caractère artificiel apparaît dès le début. Du fait du désavantage numérique majeur de Sībawayh, l'issue en est prévisible.

La controverse est préparée par al-Kisā'i, encouragé et aidé par les Barmakides : « *fa-ḥtal li-nafsika ; fa-innā sa-nağma'u baynakumā* » (l. 4-5). La phrase imaginée, dans laquelle se trouve une difficulté, est la suivante « *kuntu aẓunnu al-'aqrab ašadda las'at^{an} min al-zunbūr fa-idā huwwa hiya aw huwwa iyyāhā ?* » (l. 6-7), soit « je pensais la piqûre du scorpion (nom féminin) plus douloureuse que celle de la guêpe (nom masculin), mais elles se valent », littéralement « lui (la piqûre de la guêpe) est elle (la piqûre du scorpion) ». La difficulté porte sur le cas à appliquer à « elle » : cas sujet (*hiya*) ou cas direct (*iyyāhā*), c'est une question d'*i'rāb*, dans le sens des désinences casuelles et modales, puisque celles-ci dépendent de la syntaxe (*naḥw*) de la phrase. La phrase choisie a la particularité de rendre audible l'*i'rāb*, ce qui ne serait pas le cas avec une autre phrase ; cela accentue son caractère

⁵ Régis BLACHÈRE, article « Al-Farrā' » *Encyclopédie de l'Islam, ibid.*

⁶ Différentes versions semblent exister quant à l'identité d'al-Aḥmar, que Mike G. CARTER identifie au poète Ḥalaf al-Aḥmar, mort en 796 et compagnon de Sībawayh (*Sibawayhi*, 2004, p. 14). Cette version n'est pas corroborée par notre texte qui présente al-Aḥmar comme un compagnon d'al-Kisai.

⁷ Charles PELLAT, article « Abu al-Ḥasan al-Aḥmar » *Encyclopédie de l'Islam, op.cit.*

⁸ Djamel Eddine KOULOUGHLI, *L'arabe*, Paris, PUF [Que Sais-je], 2007, p. 67.

forgé. Un autre élément rend possible la controverse : la vraisemblance des deux propositions. Si la mauvaise solution était immédiatement repérable, la controverse perdrait son intérêt. Toute l'ingéniosité d'al-Kisā'ī repose sur son aptitude à trouver une phrase dans laquelle se trouve une difficulté dont on peut aisément distinguer les alternatives sans pouvoir la résoudre. À la suite de la réponse de Sībawayh « *aqūlu : fa-idā huwwa hiya* » (l. 7), contredit par l'assemblée (« *fa-aqbalā 'alayhi al-ğamī' fa-qālū : aḥṭa'ta wa-laḥanta* » l. 7-8), on fait appel à des Bédouins. Leur réponse est contraire à celle de Sībawayh, « *fa-idā huwwa iyyāhā* » (l. 10) et elle est sans appel : « *fa-nšarama al-mağlis 'alā anna Sībawayh qad aḥṭa'a* » (l. 11).

La réponse des Bédouins est contestée dans la seconde transmission. Des compagnons de Sībawayh s'emploient à le rendre de nouveau crédible, à le venger, en quelque sorte, puisqu'il est dit que Sībawayh mourut du chagrin et de l'humiliation causés par la *mas'alat al-zunbūr* : « *fa-yuqālu innahu mā labiṭa yasīran tumma māta kamadan* » (l. 12). Il est intéressant que la méthode utilisée pour défendre Sībawayh est celle qu'il a lui-même développée. Les termes employés dans la démonstration, tels que « *mawḍi'* » (l. 15, 21 et 22) sont des termes que l'on retrouve dans le *Kitāb*. Les compagnons de Sībawayh utilisent, comme lui, le raisonnement par analogie (*qiyās*) : c'est ce qu'ils font lorsqu'ils remplacent « *hiya* » par « *miṭluhā* » (l. 14), ce qui leur permet d'établir que le cas correct est le cas sujet (*raf'*). Le raisonnement par analogie est poursuivi avec une phrase-exemple. Cette dernière correspond aux phrases qui servent de modèle et d'exemple dans le *Kitāb*, du type *Zayd^m ḍarabtuhu*. La phrase utilisée, comme la phrase d'al-Kisā'ī, comporte deux alternatives, l'une au cas sujet, l'autre au cas direct : « *ḥarağtu fa-ida Zayd^m qā'imun wa-qā'iman* » (l. 15-16). Cette fois, les deux alternatives sont correctes. L'argumentaire des compagnons de Sībawayh est le suivant : « *qā'iman* » est correct car c'est un complément d'état (*ḥāl*). En tant que tel, il est au cas accusatif (*našb*) mais il est aussi indéfini, puisque le *ḥāl* est nécessairement indéfini. Or, « *iyyā* » est défini, puisque le pronom affixe « *hā* » lui est annexé (« *wa-« iyyā » ma' mā ba'aduhā mimmā ilayhi ma'arifa* » l. 18). Donc « *iyyāhā* » ne peut pas être un *ḥāl*, seule solution valide pour le cas direct dans une telle phrase. Après avoir démontré qu'« *iyyāhā* » est une mauvaise réponse, les compagnons démontrent que « *hiya* » est la bonne réponse. « *Hiya* » est l'information (*ḥabar*) du prédicat (*mubtada'*) « *huwwa* » et est donc au cas sujet. La démonstration convoque plusieurs éléments : la bonne réponse ne fait plus de doute.

En s'intéressant à l'identité des compagnons de Sībawayh, on peut se demander si la résolution de la difficulté ne s'est pas faite à une date ultérieure, pendant, par exemple, le conflit entre les deux écoles de grammaire, celle de Kūfa et celle de Bašra. Deux des transmetteurs se trouvent être à l'origine de cette querelle. Le premier, « *Aḥmad b. Yaḥyā Ta'lab* » (l. 2), né vers 815 et mort en 904, était un philologue et grammairien originaire de Bagdad et de l'école (*maḏhab*) dite de Kūfa, dont l'originalité reposait sur le traitement accordé aux anomalies de la langue. Parmi ses maîtres, al-Farrā', dont il étudie les ouvrages,

un de ses élèves et un des élèves d'al-Kisā'ī, avec qui il étudie la lexicographie⁹. Le second, « *Muḥammad b. Yazīd al-Mubarrid* » (l. 2), connu sous le *laqab* d'« al-Mubarrad » (une déformation peut-être du *laqab* initial) était un philologue arabe de Baṣra né vers 826 et mort en 900. Il était un fervent défenseur des travaux de Sībawayh¹⁰. On voit ici se dessiner les mêmes divisions que celles de la controverse, Baṣra contre Kūfa, Sībawayh contre al-Kisā'ī ou al-Farrā'. Il est possible que la controverse ait été réactivée lors de la querelle entre les deux écoles. L'anecdote que chacun rapporte lui permet, selon l'interprétation, d'avoir raison. Sans la résolution ultérieure, rapportée par un autre transmetteur, Ta'lab obtient une victoire éclatante, compensée peut-être, pour Sībawayh, d'argent : « *fa-a'ṭāhu al-Barāmika wa-'aḥadū lahu min al-Rašīd* » (l. 11). Avec la résolution ultérieure, al-Mubarrad peut affirmer la supériorité de Sībawayh et le caractère corrompu d'al-Kisā'ī et de ses partisans. La deuxième transmission, qui tranche en faveur de Sībawayh, peut être associée à l'école de Baṣra, ce qui est confirmé par la méthode de démonstration qui fait la part belle au raisonnement par analogie. On notera que la querelle est géographiquement circonscrite puisque ni Ibn « al-Naḥḥās » (l. 1), grammairien égyptien mort en 950¹¹ ni al-Zubaydī, depuis al-Andalus, ne semblent y prendre part.

Dans cette anecdote, il est significatif que la question posée ait un rapport direct avec l'*i'rāb*, c'est-à-dire l'usage des désinences casuelles. Ici, ce qui mène à un *i'rāb* correct mène à une construction correcte de la phrase, et c'est là tout l'enjeu. Les déclinaisons sont le résultat de la syntaxe et sont des marqueurs de la fonction des mots. Utiliser correctement l'*i'rāb* revient par conséquent à maîtriser le *kalām al-'Arab*. C'est d'ailleurs un des sens du verbe *a'raba yu'ribu* qui signifie « parler arabe comme les Bédouins, placer correctement les désinences casuelles et modales ». C'est ce qui explique que le témoignage des Bédouins soit l'autorité. Cette autorité est remise en cause par la première transmission, qui accuse les Bédouins d'avoir été corrompus par al-Kisā'ī : « *al-A'rāb al-laḍīn šahadū li-l-Kisā'ī min A'rāb al-ḥuṭma al-laḍīn yaqūmu bihim al-Kisā'ī wa-ya'ḥadū 'anhum* » (l. 24). On peut voir ici un enjeu davantage contemporain des transmetteurs que de Sībawayh : la fiabilité des Bédouins. Sībawayh les considère comme la source la plus importante pour la langue parlée, avant le Coran et la poésie. Au X^e siècle, le corpus des sources de l'arabe *fuṣḥa* est fermé¹², les Bédouins ayant été trop « corrompus » par le monde extérieur. Georgine AYOUB explique que l'arabe devient « la langue de l'absent ». Les transmetteurs ont vécu à la fin du IX^e et au début du X^e siècle, la question de la langue parlée par les Bédouins est d'actualité, d'autant qu'il y a une certaine effervescence autour des questions linguistiques, en témoigne la querelle des écoles de grammaire.

⁹ Monique BERNARDS, article « *Ta'lab* », *Encyclopédie de l'Islam*, *op. cit.*

¹⁰ Rudolf SELLHEIM, article « al-Mubarrad », *Encyclopédie de l'Islam*, *ibid.*

¹¹ Rudolf SELLHEIM, article « Ibn al-Naḥḥās », *Encyclopédie de l'Islam*, *ibid.*

¹² Kees VERSTEEGH, *The Arabic Language*, New York, Columbia University Press, 1997, p. 58

L'autorité des Bédouins, si elle est remise en cause plus tard, est encore incontestée du temps de Sībawayh. Lorsqu'il est humilié, pendant la controverse, il est renvoyé à son statut de non-Arabe : « *lahanta* » (l. 8), soit « tu as commis un barbarisme, tu n'as pas parlé l'arabe correctement ». Des accusations telles que celle-ci, ou concernant des défauts de prononciation, sont courantes pour décrédibiliser l'adversaire. Dans la conception traditionnelle, l'arabe est la langue de la raison (*'aql*) : elle permet de raisonner correctement et de manière aboutie. Rejeter Sībawayh dans le *lahn*, c'est en un sens nier sa capacité à raisonner et tout son travail intellectuel. C'est pour cela qu'il nous est rapporté que l'humiliation est si grande qu'il en meurt. Que l'arabe soit la langue de la raison implique aussi qu'il soit une langue rationnelle. L'activité des grammairiens et philologues consiste particulièrement à rationaliser et intégrer aux règles ce qui pourrait, dans une autre langue, être considéré comme une exception. La question porte ici sur l'*'rāb* parce qu'elle porte sur les cas. Leur maîtrise de la grammaire a pour but la maîtrise des cas, qui se traduit par une maîtrise de l'*'rāb*¹³. La maîtrise de la grammaire, et par là du *kalām al-'arab*, est un enjeu de première importance dans un contexte où l'arabe devient langue d'empire.

Le passage d'une langue « nationale » à une langue d'empire entraîne des transformations dans la langue, désormais parlée par des locuteurs maîtrisant des langues autres. La langue arabe se transforme profondément et une des caractéristiques de ce nouvel arabe est l'absence de l'*'rāb*. Certains chercheurs contestent la présence des flexions casuelles dans les parlers bédouins contemporains des premiers temps de l'islam. C'est le cas de Karl VOLLERS¹⁴ qui explique que l'attention portée à l'*'rāb* et les efforts déployés pour son explication (c'est-à-dire toute la grammaire telle qu'elle est développée par Sībawayh) est due à son absence : il ne serait pas nécessaire d'expliquer quelque chose de connu et évident. Le fait d'accepter plusieurs désinences casuelles pour une même situation serait une preuve que ces désinences en tant que marqueurs casuels étaient inopérantes. Il estime que l'*'rāb* aurait disparu dès le début du VII^e siècle. Au contraire, Chaïm RABIN a cherché à prouver l'existence de parlers tribaux de type flexionnel. On peut considérer, à la suite de Djamel Eddine KOULOUGHLI, l'intérêt des grammairiens pour les Bédouins (première source de la langue pour Sībawayh), montre que ceux-ci maîtrisaient encore l'*'rāb*, même au-delà de la poésie (thèse soutenue par Michael ZWETTLER)¹⁵. Ceci est illustré par la *mas'ala zunbūriyya* : l'*'rāb* est au cœur des questions grammaticales et les Bédouins font autorité pour la réponse. L'absence de l'*'rāb* dans les parlers des villes fait l'unanimité. KOULOUGHLI, après Mike C. CARTER, estime que l'*'rāb* concernait encore, dans le parler, deux populations, qui apparaissent dans l'anecdote : la haute-société et les Bédouins. L'*'rāb* se ferait donc à la fois caractéristique du pouvoir et de l'arabité, devenant ainsi instrument du contrôle social¹⁶.

¹³ Djamel Eddine KOULOUGHLI, *L'arabe, op. cit.*, p. 66.

¹⁴ Kinga DÉVÉNYI, article « I'rāb », *Encyclopedia of Arabic language and linguistics*, Leiden, Brill, 2006-2008, en ligne.

¹⁵ Djamel Eddine KOULOUGHLI, *L'arabe, op. cit.*, p. 62-63.

¹⁶ Cité par Djamel Eddine KOULOUGHLI, *L'arabe, ibid.*, p. 65.

La « question de la guêpe » est l'anecdote concernant Sībawayh sur laquelle nous avons le plus de détails. Cela s'explique parce qu'elle met en jeu des éléments importants tant pour la grammaire que pour la linguistique : attribution des cas et *i'rāb*, langue pure des Bédouins, corruption du *kalām al-'arab*, etc. Son succès auprès des transmetteurs est dû à son actualité, puisqu'elle s'intègre parfaitement à la querelle entre l'école philologique de Baṣra et celle de Kūfa, mais aussi parce qu'elle assimile les problématiques de l'arabe en tant que langue d'empire. La réponse à la « question de la guêpe » dépasse la simple curiosité grammaticale : elle implique des acteurs importants et soulève des points fondamentaux pour la langue et son institutionnalisation. À travers cette anecdote, c'est tout le processus d'établissement d'une langue d'empire qui nous est donné à voir.

Cette question est aussi utilisable dans une perspective contemporaine. Elle nous permet d'appréhender la pensée des philologues mais aussi des faits de langue et sociaux, tels que le rôle des Bédouins ou des grammairiens.

BIBLIOGRAPHIE

SOURCE

Al-Zubaydī, *Kitāb Ṭabaqāt al-Naḥwiyyīn wa-l-Luġawiyyīn*, édité par Muḥammad Abū al-Faḍl Ibrāhīm, Le Caire, Dār al-Maʿārif, 1984, 414 p.

Téléchargé sur <https://ia802508.us.archive.org/10/items/WAQ42908/42908.pdf>

OUTILS DE TRAVAIL

DE BIBERSTEIN KAZIMIRSKI Albert, *Dictionnaire arabe-français*, Beyrouth, Dar Albouraq, 2004 [1860].

Encyclopédie de l'Islam, Leiden, Brill, 1954-2009, en ligne.

CALIFAT ABBASSIDE

BIANQUIS Thierry, GUICHARD Pierre, TILLIER Mathieu, *Les débuts du monde musulman, VII^e-X^e siècle*, Paris, PUF [Nouvelle Clio], 2012, 647 p.

LANGUE ARABE

Encyclopedia of Arabic Language and Linguistics, Leiden, Brill, 2006-2008, en ligne.

KOULOUGHLI Djamel Eddine, *L'arabe*, Paris, PUF [Que Sais-je], 2007, 128 p.

Consulté sur www.cairn.info

VERSTEEGH Kees, *The Arabic Language*, New York, Columbia University Press, 1997, 277 p.

SĪBWAYH

CARTER Mike G., *Sībawayh*, London & New York, Oxford Center for Islamic Studies, I.B. Tauris, 2004, 159 p.

Consulté sur www.books.google.fr